

# Lori Saint-Martin, l'Autre lecture – la Critique au féminin et les textes québécois

Hélène Gaudreau

Volume 27, numéro 3, hiver 1995

Poétiques de la chanson

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/501100ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/501100ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Résumé de l'article

Lors Saint-Martin, l'Autre lecture – la Critique au féminin et les textes québécois.

Éditeur(s)

Département des littératures de l'Université Laval

ISSN

0014-214X (imprimé)

1708-9069 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Gaudreau, H. (1995). Lori Saint-Martin, l'Autre lecture – la Critique au féminin et les textes québécois. *Études littéraires*, 27(3), 133–138.  
<https://doi.org/10.7202/501100ar>

Tous droits réservés © Département des littératures de l'Université Laval, 1995

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

**Saint-Martin, Lori, *l'Autre lecture — la Critique au féminin et les textes québécois*, tome II, Montréal, XYZ, 1994, 194 p.**

■ Lori Saint-Martin réunit ici les travaux les plus représentatifs de la recherche au féminin des dernières années. Les chercheuses les plus en vue comme les auteures les plus reconnues sont représentées dans cette anthologie qui offre un panorama des réflexions théoriques actuelles sur la spécificité de la lecture et de l'écriture au féminin, propose des études de textes féministes importants, et ouvre la voie aux tendances et perspectives qui se dessinent pour le féminisme. L'un des grands mérites de cette initiative est de regrouper des réflexions d'abord publiées séparément, qui prennent un relief nouveau à la lumière les unes des autres.

Dans l'introduction substantielle, L. Saint-Martin souligne, à l'instar de plusieurs des auteures, que la critique au féminin est plurielle et qu'il serait réducteur de vouloir l'enfermer dans une définition généralisante. Cette prudence légitime invite cependant le lecteur et la lectrice à considérer que critique au féminin doit être pris dans son sens large et signifie critique par des femmes. Or, la lecture des différents articles m'a montré que la question n'est pas si simple ; c'est pourquoi j'ai voulu amorcer ce débat qui porte davantage sur la terminologie que sur les idées.

S'il paraît évident pour certaines auteures il ne suffit pas d'être une femme pour lire et écrire au féminin<sup>1</sup>, la locution *au féminin* porte à confusion. Si toutes les femmes ne sont pas automatiquement qualifiées pour écrire et lire au féminin, c'est que le sexe n'est pas la caractéristique essentielle de la pratique concernée, surdéterminée par autre chose. Il faut peut-être alors parler de féminisme. Le problème avec ce terme, comme le souligne L. Saint-Martin dans l'important article qui clôt le recueil (« le Métaféminisme et la nouvelle prose féminine au Québec »), est que le féminisme collectif et militant des années soixante-dix auquel il est spontanément associé est en quelque sorte révolu (ce qui ne veut pas dire qu'il n'a plus lieu d'être). On parle volontiers aujourd'hui de postféminisme, ce que récuse L. Saint-Martin qui propose plutôt le terme de métaféminisme pour parler d'une écriture où

---

1 « Qu'il ne suffise point d'être une femme pour écrire au féminin, pour écrire donc de manière différente, c'est ce que l'abondance des écrits par des femmes tend quotidiennement à prouver », J. Féral, « Du texte au sujet. Conditions pour une écriture et un discours au féminin », p. 44. Voir aussi les textes de S. Lamy et l'introduction de L. Saint-Martin.

il « est peu question du féminisme comme idéologie », mais où « pourtant, reviennent, souvent par le biais de l'anecdotique, des questions et des préoccupations associées au féminisme : au sens très large, la place des femmes dans la culture, dans la société, dans la langue » (p. 166). « L'au-delà [que le terme métaféminisme] suggère implique [...] l'intégration du passé plutôt que son abandon » (p. 165). Le féminisme n'est pas dépassé au sens où les acquis qu'il a permis sont garants de la créativité des femmes des années quatre-vingt-dix. Les jeunes auteures refusent cependant l'obligation au militantisme et pratiquent davantage un style intimiste : l'écriture des femmes est devenue une aventure à la fois moins solitaire (plus généralisée) et plus personnelle (moins socialement engagée).

Le terme féminisme est donc très connoté et il ne paraît plus adéquat pour décrire la réalité actuelle des pratiques littéraires. Contourner cette réelle difficulté en parlant de lecture, d'écriture et de critique au féminin me semble néanmoins sujet à caution si *au féminin* n'inclut pas automatiquement toutes les productions de femmes. La difficulté reste entière : trouver une dénomination qui désigne tout autant les féministes d'hier que celles d'aujourd'hui — ne parlons pas de celles de demain ! — et qui ne donne pas à entendre que cela est le dénominateur commun de toutes les productions de femmes (si tant est que toute femme ne lit pas et n'écrit pas nécessairement *au féminin*, ce qui à mon avis reste à prouver).

Par ailleurs, L. Saint-Martin revendique pour la lecture au féminin une place aux côtés des lectures psychanalytique, sémiotique ou structuraliste et, là encore, je ne peux pas la suivre sans réticences. En tant que femme, je peux à la fois lire au féminin (quel que soit le sens qu'on donne à cette locution) et dans une perspective sémiotique ou autre, ce qui n'est pas le cas de mon collègue masculin. S'il faut être d'un sexe plutôt que de l'autre pour avoir accès à une théorie donnée, on ne peut pas la considérer comme les autres méthodes, accessibles aux deux sexes. Le féminisme est d'ailleurs bien souvent une façon différente d'appliquer les autres grilles de lecture, fût-ce pour les remettre en question. (Si l'on veut m'objecter que les hommes peuvent dénoncer l'idéologie phallocentrique et donc « écrire au féminin », je dirai que c'est une raison de plus pour sortir de ce vocabulaire avant que masculin et féminin n'aient plus rien à voir avec la sexuation.) *L'Autre lecture* — le titre de l'anthologie est à cet égard révélateur — ne serait donc pas à mettre sur le même pied (sans jugement de valeur) que les autres méthodes puisque ce n'est pas véritablement à elles qu'elle s'oppose et que c'est autrement qu'elle se définit. Selon cette logique, le seul véritable pendant de la lecture au féminin serait la lecture au masculin.

Par ailleurs, mettre la lecture féministe face à face avec la sémiotique ou la narratologie, l'encadrer de la lecture psychanalytique ou de l'approche structurale, c'est, il me semble, la dépouiller de sa spécificité, la banaliser. C'est, délibérément ou non, minimiser sa portée idéologique. Ainsi, parler de lecture au féminin et de méthode critique comme une autre,

c'est, en l'occurrence, éclipser le caractère subversif de certaines des études réunies<sup>2</sup>. On coupe ainsi la lecture féministe — c'est bien le terme qui convient aux articles regroupés ici — de sa raison d'être, qui est pourtant essentielle. Car la lecture féministe ne se conçoit pas hors des cadres sociaux qu'elle ne doit pas cesser de mettre en question, ce qui n'est pas le cas des lectures auxquelles on veut la comparer.

Enfin, il va de soi que les textes d'une anthologie ne peuvent tous avoir la même qualité, mais je suis demeurée perplexes devant une affirmation qui trahit l'absence complète d'auto-critique<sup>3</sup> et qui cadre mal avec la volonté de certaines auteures (et je pense en particulier au très beau texte de Suzanne Lamy, qui a donné son nom à l'anthologie) d'ouvrir la porte au dialogue homme-femme.

Hélène Gaudreau  
Université Laval

---

2 Ainsi par exemple de S. Lamy dans « Des enfants uniques, nés de pères et mères inconnus » : « Mais invoquer l'inconscient sexué de la femme, c'est jouer Luce Irigaray et Sarah Kofman contre Freud, Lacan et tous leurs épigones réunis. Dure Besogne. Tout au plus puis-je rappeler que le texte a toujours précédé l'analyse, qu'entre Sophocle, Shakespeare et Freud bien des lustres ont brillé, que c'est Marguerite Duras qui enseigne Lacan *ou tout autre écriture masculine* et non l'inverse » (p. 40, c'est moi qui souligne).

3 « Les recherches féministes sont les meilleures recherches littéraires qui se font de nos jours. » Louise H. Forsyth, « la Critique féministe au Québec : une démarche créatrice », p. 55.

■ Je remercie Hélène Gaudreau de son intérêt pour *l'Autre lecture* et surtout de l'occasion qu'elle me donne de revenir sur certains enjeux théoriques et politiques que soulève la parution de cette première anthologie de la critique au féminin.

Sa première question touche la terminologie : elle trouve peu claire l'appellation *critique au féminin*, à laquelle elle préfère tout compte fait celle de *critique féministe*. Sans aller jusqu'à dire qu'il soulève un faux problème, son argument étonne dans la mesure où le terme « critique au féminin », sans être irréfutable, fait aujourd'hui très largement consensus. Ici, un rapide détour par l'histoire s'impose. Josette Féral et Suzanne Lamy (dont des textes marquants sont justement repris dans l'anthologie) ont été parmi les premières à parler d'écriture *au féminin*, par opposition à *l'écriture féminine* d'une Hélène Cixous ou à *l'écriture des femmes* « *women's writing* » ou *écriture féministe* dont on parlait aux États-Unis vers la même époque. Au Québec, comme le note France Théoret dans *Entre raison et déraison*, on établit très tôt une triple distinction entre *littérature féminine* (les écrits traditionnels qui ne remettent pas en cause les stéréotypes de la femme), *écrits féministes* (les textes manifestaires qui participent davantage de la communication que de l'écriture au sens fort) et *écriture au féminin* (les textes littéraires dans lesquels émerge une nouvelle identité pour la femme, résultat d'un véritable travail d'écriture). Comme les écrits de la troisième catégorie sont ceux qui retiennent le plus l'attention, on en est venu, par souci de logique et de symétrie, à parler de « lecture », puis de « critique » au féminin.

Je vois mal donc pourquoi on devrait revenir aujourd'hui sur le consensus qu'a imposé l'usage des quinze dernières années. Pour le moment, les praticiennes de cette approche ne semblent aucunement portées à s'interroger sur son appellation. Libre à qui le désire de proposer un autre terme : celui d'écriture (ou de critique) féministe ne peut convenir toutefois, ne serait-ce que pour la raison que mentionne Hélène Gaudreau elle-même, à savoir que ce terme ne s'applique pas aux textes d'avant le féminisme moderne (si *Angéline de Montbrun* renferme clairement une écriture au féminin, on ne peut guère parler d'une écriture féministe), pas plus qu'il ne désigne avec exactitude les textes tout récents que j'appelle « métaféministes » et qui prennent leurs distances par rapport au féminisme organisé, tout en retenant bon nombre de ses questionnements.

Par ailleurs, la critique au féminin n'est pas uniquement une critique féministe, car elle ne se limite pas aux idées féministes défendues dans les textes littéraires ; au contraire, elle s'attache tout autant au travail formel et, plus généralement, à toutes les questions touchant la sexuation de l'écriture (et de la lecture), donc à ce qui déborde l'idéologie à proprement parler. Malgré les apparences, elle ne désigne pas le sexe de la personne qui la pratique. Plusieurs femmes critiques parmi les mieux connues occultent systématiquement la dimension sexuée de leur lecture et de leur écriture ; inversement, quelques hommes lisent au féminin (je dirige par exemple un excellent étudiant de maîtrise, Martin Poirier, dont le

mémoire porte sur une œuvre de Jovette Marchessault lue dans la perspective de la critique au féminin). Point n'est besoin d'être un homme blanc pour apprécier Mallarmé ; pourquoi faudrait-il être une femme noire pour comprendre Toni Morrison ? Le terme « critique au féminin » ne renvoie pas à l'appartenance biologique de la personne penchée amoureux-ement sur le texte littéraire, mais à une série de prémisses, de théories et d'instruments qui composent une approche critique accessible à qui, homme ou femme, choisit de s'y intéresser.

Hélène Gaudreau a tout à fait raison de signaler que « le seul véritable pendant de la lecture au féminin serait la lecture au masculin ». Ce n'est pas parce que le second terme n'est pas usuel<sup>1</sup> qu'il faudrait abolir le premier, bien au contraire. En effet, écriture au féminin n'est pas à opposer à écriture tout court mais à écriture au masculin : car les textes masculins portent aussi, on s'en doute, des marques de sexuaction. De la même façon, les critiques qui travaillent sur la lecture « en général », c'est-à-dire sans faire intervenir la question de la sexuaction, pratiquent en réalité une lecture sexuée (en l'occurrence masculine), mais que l'état actuel de la culture leur permet de ne pas reconnaître telle, tant l'homme et le masculin se donnent encore pour la norme. L'un des objectifs de la critique au féminin est justement de désuniversaliser le masculin dans l'écriture et dans la critique, en attirant l'attention sur la dimension sexuée de toute écriture. Ce n'est pas en évacuant le terme « au féminin » qu'on y parviendra.

La seconde question que pose Hélène Gaudreau a à voir avec une demande de reconnaissance de la critique au féminin que je formule dans mon introduction. En revendiquant pour cette critique une place équivalente à celle faite aux autres approches, j'avais en tête bien plus des impératifs liés à l'institution littéraire que des considérations ontologiques. Autrement dit, il ne s'agit pas de montrer que la critique au féminin est identique à d'autres approches, seulement qu'elle a la même valeur méthodologique et qu'elle mérite la même reconnaissance.

La situation de la critique au féminin est en effet plus complexe que celle d'autres approches critiques (psychanalytiques, sémiotiques) dans la mesure où, en raison même de sa nouveauté, elle a été pratiquée par des femmes venues d'horizons critiques divers. Les textes que j'ai réunis dans les deux tomes de l'anthologie sont assez représentatifs des différentes tendances, socio-historique, poétique, psychanalytique, de la critique au féminin. En règle générale, d'ailleurs, notre époque est plutôt celle de la fusion des approches

---

<sup>1</sup> On consultera toutefois l'intéressant numéro de *Voix et images* consacré aux « écritures au masculin » (sous la direction d'Agnès Whitfield). Lorsque de telles études se généraliseront, on comprendra en effet que ce que nous nommons généralement Littérature est bel et bien de l'écriture au masculin.

critiques (nombreux sont ceux qui œuvrent à la jonction de deux ou trois approches) que celle du cloisonnement et des querelles de chapelle que nous avons connus naguère. La pluralité de la critique au féminin ne me semble donc pas inquiétante, au contraire.

Et quand je demande que cette critique soit reconnue au même titre que les autres approches, je ne vise pas à gommer sa spécificité mais à lui assurer la place qui lui revient dans l'institution littéraire, place qu'elle n'occupe pas encore. Force nous est de constater au contraire que cette critique n'a pas été reconnue, qu'elle a été et demeure marginalisée, et que nos collègues masculins, à quelques exceptions près, nous font la sourde oreille.

À la fin de son article, Hélène Gaudreau accuse une collaboratrice de l'anthologie (et moi-même par ricochet) de complaisance excessive ; il s'agit d'une affirmation de Louise Forsyth, selon laquelle les études réalisées dans l'optique de la critique au féminin sont « les meilleures recherches littéraires qui se font de nos jours ». Or, le rôle d'une directrice de publication consiste non pas à censurer les opinions exprimées par ses collaboratrices (ni nécessairement à les partager toutes), mais bien à s'assurer que des tendances diverses s'expriment et se confrontent. En l'occurrence, je dirais que ces recherches sont certainement *parmi* les meilleures, et que, comme le dit Louise Forsyth, elle sont insuffisamment reconnues par l'institution littéraire. Si j'ai accepté la tâche lourde et parfois ingrate qu'est la préparation d'une anthologie, c'est en partie dans l'espoir de contribuer à l'obtention de cette reconnaissance pour une approche critique qui a depuis longtemps fait ses preuves.

*Lori Saint-Martin*  
Université du Québec à Montréal